

Théorie de la valeur-travail et activité lucrative de la science

André Bleicher

*« De manière pointue, le classicisme peut être caractérisé
comme une apologie de l'avenir en devenir,
le néoclassicisme comme une apologie du passé. »
(Zinn 1987, p.57)*

Même si l'économiste contemporain, de formation exclusivement néoclassique, n'en est possiblement plus guère conscient, L'histoire des dogmes économiques se divise, en ce qui concerne la création de valeur, en deux paradigmes qui se distinguent clairement l'un de l'autre, tant du point de vue historique que de celui du contenu. Le classicisme et le pré-classicisme, d'une part, le néoclassicisme d'autre part. Les classiques pointent leur intérêt cognitif vers quelles sources produisent la « richesse des nations » (Smith 1976) ? et avec cela l'accumulation du capital. De cette question initiale, ils jettent un pont vers la politique réglementaire en propageant le *laissez-faire* [en français dans le texte, *ndt*]. Ils affirment qu'une bourgeoisie, libérée des contraintes féodales qui serait en situation de percevoir ses intérêts économiques, serait garante d'une accumulation indispensable de capital et freinerait la voie du progrès social (Hofmann 1979, p.23). Les classiques développent des théories de création de valeur ajoutée, au centre desquelles le travail humain se trouve dans le processus de production lequel est compris comme une source essentielle, voire unique, de la formation de valeur. La tradition de la théorie classique atteint son apogée avec la théorie du travail et de l'exploitation de Karl Marx, dont les conclusions modifient toutefois les conséquences politiques de la théorie classique. La théorie ne sert plus les intérêts bourgeois, mais les aspirations révolutionnaires socialistes. C'est à partir de là que le deuxième paradigme — le néoclassicisme — a commencé sa marche triomphale. À la fin du 19^{ème} siècle, l'économie capitaliste et l'ordre bourgeois ne devaient plus être justifiés par rapport à un ordre féodal qui avait été remplacé, mais l'économie capitaliste devait prouver sa propre légitimité. Certes le terme de néo-classicisme suggère que ses représentants se rangeraient dans la tradition de la théorie classique, pourtant le mouvement du penser de l'école néo-classique se distingue considérablement de celles classiques. Michaël Krätke (1999, p.106) formule de manière pertinente : « *Le terme néo-classique est extrêmement désorientant, étant donné que dans le néoclassicisme il y a peu de neuf et encore moins de classicisme.* » Si l'on fait abstraction de la diction apologétique exacerbée, l'affirmation fait mouche : le néoclassicisme ne s'occupe pas, comme le classicisme, des processus de production du travail, mais met l'accent sur l'étude ou l'affirmation de l'efficacité des processus du marché. Il s'intéresse moins à la création de valeur économique, et encore moins à la question de l'accumulation du capital, qu'à la sphère de la circulation et se demande si et comment se réalisent les équilibres de marché.

Par le déplacement du classicisme au néo-classicisme, le problème de la compréhension économique fut complètement restructuré. Avec le néoclassicisme, on s'éloigna d'une justification objective de la création de valeur. Cette mesure objective de la valeur du travail est remplacée par une justification subjective - basée sur l'utilité - des valeurs. Ce n'est plus le travail en tant que facteur de création de valeur qui est au centre de l'analyse, mais son utilité. Ce n'est plus le producteur, mais le consommateur qui est étudié comme acteur central. Au lieu de classes sociales, la société se disloque en une masse d'individus besogneux qui déterminent le développement sociaux-économique. Et avec cela s'accomplit une transformation en profondeur : L'économie ne se limite plus au domaine de la production et de la consommation de valeurs, mais devient un aspect multidimensionnel de l'ensemble du comportement humain. Si les classiques se distinguaient par le fait qu'ils s'interrogeaient sur la tendance à long terme du développement du capitalisme, les néoclassiques tentent de décrire le comportement de maximisation de l'utilité des individus sous des conditions accessoires. À l'aide d'une brève présentation de ses principaux représentants, il s'agit tout d'abord de développer la figure de pensée du classicisme, tombée dans l'oubli. Dans un deuxième temps, nous examinerons, dans le contexte du classicisme, dans quelle mesure le mouvement de Rudolf Steiner, créateur de valeurs, peut s'avérer capable de se rattacher au classicisme.

L'économie du classicisme : Adam Smith, David Ricardo et Karl Marx

L'œuvre d'Adam Smith (1976) publiée en 1776, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, marque la culmination de l'économie classique, quoique Joseph A. Schumpeter polémique qu'au fond, Smith n'a

fourni aucune idée nouvelle, il s'est contenté au contraire, sur la base de son étroitesse intellectuelle, de présenter un état du développement théorique généralement compréhensible. La prestation de Smith se laisse élucider à l'appui de trois lignes d'argumentation : la différence entre valeur d'utilité et valeur d'échange, la détermination de la mesure de valeur et de l'analyse de la valeur en trois composantes.

Valeur d'utilité et valeur d'échange

Smith (1976, p.44) fait la différence entre *value in use*, la valeur d'utilisation et la *value in exchange*, la valeur d'échange. Selon son observation, un objet quelconque montre deux possibilités de détermination de valeur. D'une part une valeur d'usage qui caractérise l'utilité d'un bien, d'autre part, la valeur d'échange. Or, cette distinction n'était en aucun cas nouvelle. Aristote (2019, p.25) avait déjà formulé le problème :

« On peut utiliser une sandale, pour la chauffer, mais aussi pour l'échanger, ce sont là deux possibilités d'usage d'une seule et même sandale. »

Smith fait un pas de plus et met à profit cette distinction pour décréter une nette défection de détermination de valeur au bien envers des valeurs d'utilité. Smith veut exclusivement déterminer la valeur d'échange d'un bien et il fait ceci en identifiant le travail comme étant l'échelle de mesure de la valeur. Il peut faire ceci avec confiance puisqu'il a devant ses yeux une société qui, autrement que la société des préclassiques, repose sur une forme développée de division/partage du travail. Il le formule ainsi :

« But after the division of labour has once Thoroughly taken place, it is but a very small part of these with which a man's own labour can supply him. The far greater part of them he must derive from the labour of other people, and he must be rich or poor according to the quantity of the labour which he can command, or which he can afford to purchase. The value of any commodity, therefore, to the person who possesses it, and who means not to use or consume it himself, but to exchange it for other commodities, is equal to the quantity of labour which it enables him to purchase or command. Labour, therefore, is the real measures of the exchange value of all commodities. The real price of everything, what every thing really costs to the man who wants to acquire it, is the toil and trouble of acquiring it. » (Smith 1976, p.47)

[« Mais après que la division du travail a eu lieu, ce n'est qu'une très petite partie de ces biens que le travail propre de l'homme peut fournir pour les renouveler. Il doit en tirer la plus grande partie du travail d'autrui, et il doit être riche ou pauvre selon la quantité de travail qu'il peut commander ou qu'il peut se permettre d'acheter. La valeur d'une denrée, pour celui qui la possède et qui n'a pas l'intention de l'utiliser ou de la consommer lui-même, mais de l'échanger contre d'autres denrées, est donc égale à la quantité de travail qu'elle lui permet d'acheter ou de commander. Le travail est donc la véritable mesure de la valeur d'échange de toutes les denrées. Le prix réel de chaque chose, ce que chaque chose coûte réellement à l'homme qui veut l'acquérir, c'est le labeur et les ennuis qu'il faut pour l'acquérir. [en anglais dans le texte, ndt] »

La valeur d'échange d'un bien est exprimée par la quantité de travail extérieur que le propriétaire du bien est en situation d'acquérir par l'échange de denrées. Dans la terminologie d'Adam Smith : La quantité de travail extérieur qu'une denrée déterminée exige (*command*) pour être disponible sur le marché mesure sa valeur d'échange. Dans la doctrine d'économie politique (*Volkswirtschaftslehre*) on parle pour cette raison, à l'appui de Smith, de *labour commanded* [travail commandé, ndt].

Échelle de mesure et composantes de la valeur

Avec la clarification de la mesure de la valeur, on n'a pas encore fixé combien de travail extérieur un possesseur de marchandise reçoit en échange d'une denrée. Certes, Smith dispose d'une échelle de mesure de la valeur mais pas encore d'un *regulator of value*. Smith essaye de le déterminer en faisant la différence entre une économie antécapitaliste et une économie capitaliste. Dans la première, sans prise de possession de terres et de stock de capital, la demande immédiate de travail détermine les rapports d'échange. Ainsi, pour une société de chasseurs dans laquelle la chasse au castor prend deux fois plus de temps que la chasse au cerf, Smith estime qu'un castor vaut deux cerfs (Smith 1976, p.47).

Par contre dans une économie capitaliste dans laquelle aussi bien les biens-fonds que le capital ont été marchandisés [à savoir « rendus accessibles » par l'argent, ndt] Smith doit modifier les règles. Selon sa façon de saisir les choses ici, les rapports d'échange déterminés en fonction de la quantité de travail fournie (*labour embodied*) ne s'appliquent plus ici. Smith passe sous silence la question ouverte de savoir pourquoi l'accaparement des terres et la formation de capital conduisent directement à la création d'entreprises et pourquoi l'entrepreneur peut tirer un droit au revenu de la possession de capital. Il se révèle à cet endroit comme positiviste : Les lois économiques apparaissent comme des données tellement peu problématiques qu'elles peuvent être simplement extraites de la réalité. En bref, le régulateur de la valeur doit changer et les revenus du capital doivent, selon Smith, être prélevés sur la valeur ajoutée que le travailleur ajoute à la matière première. Parallèlement, le niveau de profit doit correspondre au montant du capital investi (au fil du temps), sans quoi il n'y a pas d'incitation à accumuler du capital. Ainsi, la contradiction du capitalisme et de l'économie classique est devenue intelligiblement évidente : Selon Smith, l'exécution du travail humain est la seule source d'accroissement de la valeur, et donc la seule source de profit. Néanmoins, son montant n'est pas déterminé en fonction de la charge de travail sous-jacente, mais en fonction de l'avance de capital pour les matériaux et les salaires. Formulé autrement : Le taux de

profit, rapporté au capital investi, empêche que la charge immédiate du travail engagée régule la valeur de la marchandise.

Avec cela deux composantes ont été désignées qui déterminent la valeur d'un bien, pour le préciser, le travail et le capital. Smith (1976, p.69) en ajoute maintenant une troisième : la rente foncière. Elle aussi insiste sur la quantité de travail qu'une marchandise peut commander : « *Wages, profit and rent are the three original sources of all revenue as well as of all exchangeable value* [Le salaire, le profit et la rente sont les trois sources originelles de tout revenu ainsi que de toute valeur échangeable. *Ndt*] ». La définition de Smith ne changera pas habituellement jusque dans l'économie moderne, dans laquelle l'ensemble de la production économique repose sur les facteurs travail, capital et nature. Dans ce sens, il définit le prix naturel d'une denrée comme le prix qui permet de satisfaire les trois bénéficiaires de revenu : les travailleurs, le possesseur du terrain et celui du capital. Le prix naturel représente le régulateur des prix marchands effectifs. Ces derniers peuvent certes différer du prix naturel à bref délai, mais tôt ou tard celui-ci s'impose sur le marché.

David Ricardo critique Smith pour le fait que celui-ci distingue entre *labour embodied* et *labour commanded*, et qu'il a ainsi amené une ambiguïté dans la théorie de la valeur. Il ajoute une réflexion en saisissant au passage l'exemple de la chasse de Smith. Ricardo souligne que le travail direct (deux heures de chasse pour tuer un castor) n'est pas le seul élément à prendre en compte. Même dans les stades précapitalistes d'une société, des moyens de production sont nécessaires, par exemple des armes pour la chasse. Par conséquent, le travail direct ne peut pas être considéré comme le seul facteur déterminant la valeur, mais il faut également tenir compte de la dépense de travail indirecte qui entre dans la composition du produit final par le biais de la pré-production intermédiaire. Ricardo conclut que ce n'est pas l'existence de biens capitaux en soi qui peut faire que la valeur des marchandises ne soit plus déterminée par la quantité de travail nécessaire à la production de marchandises. Les biens de capital ne consisteraient en effet en rien d'autre que du travail mis en oeuvre. Cependant, l'exigence de Ricardo ne s'applique que si les périodes de production sont homogènes — ce qui n'est généralement pas le cas. Ricardo cherche une solution pour sauver la théorie de la valeur-travail et ne pas retomber dans le modèle de Smith. Son programme de travail n'a cependant pas été couronné de succès de son vivant.

David Ricardo tente de stabiliser la théorie valeur-travail en dégageant par sa recherche la dépense directe et indirecte en travail, en tant que valeur de détermination pour les relations d'échanges. En même temps il s'écarte de nouveau d'une pure théorie de valeur-travail, en fixant les longues périodes de production comme déterminantes. Il considère toutefois les valeurs du travail comme la valeur dominante et estime que les « facteurs perturbateurs » ne dépassent pas sept pour cent. Ce qui amena Stigler (1958) à caractériser Ricardo comme le théoricien de la valeur-travail à 93 pour cent.

Karl Marx est le dernier grand théoricien de la valeur-travail — le soutien par l'entremise de Friedrich Engels devant pour le moins être mentionné. Mais, malgré toutes les références, des caractéristiques essentielles le distinguent d'auteurs comme Smith et Ricardo. Déjà au temps de David Ricardo, la question sociale est thématifiée en Angleterre. Du point de vue de l'histoire des idées, cela se traduit par l'émergence des doctrines idéalistes des premiers socialistes. On peut citer Charles Fourier, Claude-Henri de Rouvroy de Saint-Simon, Louis-Auguste Blanqui ou Robert Owen (voir Screpanti et Zamagni 2005, pp.133-142). Ce sont avant tout les socialistes ricardistes qui exigent pour la classe ouvrière le droit à un contrat de travail intégral et en appelle à la théorie de la valeur de Ricardo. Karl Marx tente de surmonter les théories utopistes des premiers socialistes et au lieu de celles-ci de formuler une critique scientifique du capitalisme.

Marx commence son analyse du mode de production capitaliste en se concentrant sur la marchandise. Ce n'est qu'après avoir en suffisance déterminé la nature de la marchandise, qu'il passe aux catégories comme l'argent ou le capital. Selon Marx une marchandise est tout d'abord déterminée par ses propriétés physiques ou chimiques. Et donc par la valeur d'usage qui lui revient lorsque des êtres humains en satisfont leurs besoins. La marchandise se laisse caractériser par l'utilité que sa consommation procure au consommateur. Jusqu'ici, on pourrait même soupçonner un raisonnement néoclassique (voir Marx 2001, p.50). Dans leur propriété de valeurs d'usage les denrées doivent être qualitativement diverses, autrement il ne résulterait aucun sens d'un échange de denrées. Dans l'abstraction des valeurs d'usage — dans une valeur d'échange — se fonde une relation quantitative qui ramène Marx (2001, p.52) à la valeur travail : « Si l'on fait abstraction de la valeur d'usage des corps de marchandises, il ne leur reste plus que la qualité de produits du travail. Cependant, le produit du travail est déjà transformé dans notre main. Si nous faisons abstraction de sa valeur d'usage, nous faisons également abstraction des éléments et des formes corporelles qui en font une valeur d'usage. »

La propriété qui rend toutes les marchandises égales est qu'elles sont - selon Marx - des produits du travail et

qu'elles se réduisent à un travail humain égal, un travail humain abstrait (voir Marx 2001, p.52). Un travail humain abstrait forme la substance de valeur des denrées qui représente donc un cristal de cette substance commune : « Ce qui est commun, ce qui se présente dans le rapport d'échange ou la valeur d'échange de la marchandise, c'est donc sa valeur. [...] Une valeur d'usage ou un bien n'a donc de valeur que parce que le travail humain abstrait est objectivé ou matérialisé en lui » (Marx 2001, p.53). La formulation de « travail abstrait » n'est guère facile à comprendre, étant donné que le travail est tout d'abord lié à une activité concrète et à un résultat concret de ce travail. On comprend en partie sous le terme de travail abstrait le *labour embodied* de Smith. En fait, il s'agit d'une abstraction réelle : on fait abstraction des valeurs concrètes des marchandises et donc des propriétés concrètes. Le processus par lequel deux marchandises sont mises sur un pied d'égalité dans le processus d'échange, Marx le reproduit mentalement comme un processus d'abstraction. Il formule ainsi la loi de la valeur : « La valeur d'une marchandise se rapporte à la valeur de tout autre marchandise comme le temps de travail nécessaire à la production de l'une se rapporte au temps de travail nécessaire à la production de l'autre » (Marx 2001, p.54).

Se pose alors pour lui le problème d'expliquer comment, sur la base de l'échange d'équivalence, on peut en arriver à une plus-value positive, c'est-à-dire à un gain, à une rente au sens de Smith. Si toutes les marchandises sont échangées pour leurs valeurs objectives, comment peut-il en résulter un excédent *per saldo* positif ? Ne devrait-on pas plutôt considérer que "*là où il y a égalité, il n'y a pas de profit*" ? (Marx 2001, p.173).

Si le profit ou la plus-value n'apparaît pas dans la sphère de la circulation, alors, selon Marx, la cause de la violation du principe d'équivalence se trouve dans le processus de production. C'est pourquoi Marx opère un changement de point de vue et se tourne vers la production. En entrant dans la sphère de la production, il semble que la physionomie de nos *dramatis personae* se modifie déjà quelque peu. L'ancien propriétaire de l'argent s'avance en tant que capitaliste, le propriétaire de la force de travail le suit, en tant qu'ouvrier ; l'un est boudeur et avide de faire des affaires, l'autre est timide et réticent, comme quelqu'un qui a mis sa propre peau sur le marché et qui n'a rien d'autre à attendre que de se la faire tanner. » (Marx 2001, p.181)

Sur la base d'un échange d'équivalence entre le travail et le capital, qui doit être situé dans le processus de production, et pas dans la circulation, une plus-value positive doit être expliquée : « *Hic Rhodus — hic salta !* » (Marx 2001, p.181).

Marx conclut en considérant que la valeur d'usage qui s'oppose à la valeur sous forme de marchandise ne peut pas être le travail, mais seulement la force de travail. Le travailleur ne vend pas du travail — au sens d'une activité indépendante — mais le potentiel d'accomplir un travail qui crée de la valeur. Si l'ouvrier pouvait travailler de manière indépendante, comme ce dut être encore le cas dans la forme précapitaliste de l'édition, il pourrait vendre un produit du travail et ne devrait pas gagner sa vie comme salarié. En fait, l'ouvrier ne dispose que d'un seul potentiel de travail : sa force de travail. Ce potentiel est celui qu'il peut vendre.

La valeur de la force de travail se mesure, selon la représentation, en fonction du coût de la reproduction : il s'agit du coût de tous les biens nécessaires à l'existence immédiate des travailleurs, comme la nourriture, les vêtements, le loyer. Ce qui est considéré comme un élément indispensable à une existence digne de l'homme dépend des modèles de valeur établis par la société, lesquels doivent être négociés. Les luttes de répartition jouent en outre également un rôle.

Avec l'aide de la distinction entre travail et force de travail, Marx parvient cependant à construire une plus-value positive. Celle-ci existe lorsqu'il y a une différence entre la valeur des moyens de production consommés dans le processus de production et la valeur de la force de travail d'une part, et la valeur des marchandises produites d'autre part. Bref : La main-d'œuvre doit être consommée au-delà du moment où elle a compensé la valeur des ressources en amont et reproduit sa propre valeur : « Le fait qu'une demi-journée de travail est nécessaire pour assurer sa subsistance de vie pendant 24 heures, n'empêche en aucune façon le travailleur de travailler un jour entier. La valeur de la force de travail et sa valorisation dans le processus du travail sont donc deux grandeurs différentes » (Marx 2001, p.208). Ici il faut examiner les choses de plus près : un laps de temps de production, par exemple une journée de travail, se scinde en deux parties. Dans la première partie, une quantité de marchandises sont produites en suffisance pour compenser les ressources en amont et reproduire la valeur de la force de travail engagée. Ceci peut être considéré comme le travail socialement indispensable, sans lequel une perte de substance économique doit apparaître. La seconde partie se laisse caractérisée comme un travail additionnel, puisque dans ce laps de temps de travail, on produit quelque chose qui ne sert plus une substance économique, mais engendre plutôt une plus-value. Dans la distinction de Smith entre *Labour embodied* et *labour commanded* retentit déjà ce mouvement [sagace, *ndt*] du penser.

Il apparaît important que - selon Marx - toutes les prestations soient rémunérées à leur valeur de travail. L'existence d'une plus-value, c'est-à-dire d'un bénéfice d'entreprise, ne peut pas être considérée comme une preuve de la rémunération injuste du facteur travail, ni même comme une caractéristique d'exploitation. Au contraire la force de travail est payée conformément à sa valeur et a conquis le droit de valeur d'usage à consommer dans le cadre du processus de production — sous la prise en compte des représentations du droit et de la morale en vigueur. Si l'on fait abstraction de cette position d'exception, elle est une denrée comme tout autre denrée. Par conséquent, on ne fait aucun tort, comme Marx insiste, au possesseur de la force de travail qui produit le plus-value :

« *Le propriétaire de l'argent a payé la valeur journalière de la force de travail ; c'est donc à lui qu'appartient l'usage de cette force pendant la journée, le travail pendant des jours. Le fait que la subsistance quotidienne ne coûte qu'une demi-journée de travail, bien que la force de travail puisse travailler toute une journée, et que donc la valeur créée par son usage pendant une journée soit deux fois plus grande que sa propre valeur d'échange, est une chance particulière pour le vendeur* ». » (Marx 2001, p.207)

Les arguments qui, selon la doctrine classique, justifient la création de valeurs sont ainsi désignés. Il est vrai que Marx abandonne tardivement l'hypothèse selon laquelle les actes d'échange incluent toujours l'échange d'équivalents de la valeur du travail. Cette hypothèse ne peut pas être prise en compte ici, où il s'agit de la création de valeur.

Le mouvement créateur de valeur — Rudolf Steiner en tant qu'économiste classique ?

En tant que processus d'économie politique, Steiner (1979) caractérise, dans le *Cours d'économie politique*, le parcours des biens ou denrées au travers des stades de la production, de leur distribution (ou circulation) et consommation, à l'occasion ces stades reflètent à chaque fois une autre fonction organisationnelle : production, la formation de valeur ; consommation, la dévalorisation et la distribution/commercialisation, l'harmonisation des deux pôles précédents. Dans un terminologie organisationnelle, Rudolf Steiner parle [*en termes biochimiques devenus très actuels d'anabolisme et de catabolisme, ce qui montre sa vision très vivante de ces phénomènes, car ces concepts sont apparus dans la biochimie américaine à partir des années 1940 ! ndt*] dans un contexte organisationnel, dont l'ensemble interne de la conformité aux lois et la localisation nécessite une explicitation à l'intérieur de la *Dreigliederung* sociale :

Le mouvement créateur de valeur se décompose en deux sortes de formation de valeur : une fois en orientant le travail sur la base matérielle (valeur 1) (à savoir, la nature) et cette dernière est perfectionnée, améliorée ou ennoblie d'une manière « humainement intentionnée ». Steiner (voir Steiner 1979, pp.29 et suiv. Et pp.53 et suiv.) caractérise cette formation de valeur comme valeur 1 ou bien : N_a^v . [N_a = nature ; N_a^v = nature transformée par le travail humain, *ndt*] qui est une fonction de travail et nature, où la nature fonctionne comme médium auquel le travail par une modification du médium octroie de la valeur (v). Steiner exprime cela par une formule :

$$(1) \quad N_a^v = f(t, n) \\ \text{où : } t = \text{travail, } n = \text{nature}$$

Et pour l'autre, à l'intérieur du mouvement de formation de valeur, a lieu la mise en œuvre de l'esprit humain [Eh oui, le voilà l'esprit ! *ndt*] sur l'organisation du travail, qui modifie la performance de production et la rend ainsi encore plus productive. Ici le travail de l'esprit humain imprègne le médium, l'esprit est donneur de forme. Chez Steiner l'esprit trouve son expression dans l'économie politique dans le capital — ce sont les capitaux réels produits par l'esprit humain comme les installations de production, ou les organisations anaboliques (édificatrices) et cataboliques (« dégradatrices ») de l'entrepreneuriat. La fonction du travail conduit cette fois par l'esprit mène à une valeur 2 de progression de productivité, de croissance, comme l'exprime Steiner (1979, pp.32 et suiv.) :

$$(2) \quad T_g = f(e, t) \\ \text{où } e = \text{esprit, } t/T = \text{travail}$$

La relation des valeurs l'une à l'autre est polaire : alors que la valeur 1, d'un bien, tend à le renchérir, plus il est fabriqué par un travail intensifié, la valeur 2 a tendance à réduire le prix d'un bien d'autant qu'il peut être produit plus efficacement par un capital intensifié. À partir du jeu d'interaction de ces deux valeurs, résulte la valeur d'ensemble du mouvement de création de valeur. Contrairement à l'idée smithienne selon laquelle seul le travail crée de la valeur, mais que la nature et le capital participent également au processus de création de valeur — du moins en tant que bénéficiaires de rentes —, Steiner tente de mettre en relation les facteurs de production entre eux. Avec la valeur 1, il formule une sorte de valeur travail. Seul le travail fourni est déterminant pour la valeur. La nature en tant que support n'a pas de valeur propre. Pour Steiner, cette valeur n'est pas la seule valeur

économique. Il travaille donc sur le concept de plus-value. Pour lui, la plus-value n'est pas en premier lieu une valeur du travail dont l'entrepreneur prive l'ouvrier, par exemple parce qu'il ne paie qu'un salaire d'exploitation, mais un bénéfice qui repose sur une gestion entrepreneuriale, l'entrepreneur étant mieux à même d'évaluer les conditions du marché que l'ouvrier. Il est frappant de constater que Steiner interprète la production basée sur la division du travail comme un système d'édition dans lequel le travailleur vend son produit, et non sa force de travail, à un entrepreneur (Steiner parle résolument d'un marché sur lequel cet échange a lieu) qui le vend ensuite et peut réaliser un arbitrage. Il s'oppose clairement à Marx en déclarant : « *Le profit n'est pas, du point de vue de l'économie politique, retiré du travail en tant que plus-value* » (Steiner 1979, p.119). Steiner ignore que le lieu de production ne ressemble pas à un rapport de marché, car c'est justement là que la disposition du travail et donc le droit de direction sont passés aux mains de l'entrepreneur. Il convient de distinguer deux situations problématiques concernant le travail. Steiner, tout comme Karl Polanyi (1973), pose le problème des marchés du travail, car le travail est une marchandise fictive et la marchandisation du travail ouvre la voie à l'économisation de toute la société.

En revanche, dans la sphère de la circulation, Marx part du principe que l'échange n'est pas problématique et que le problème ne surgit que dans la sphère de la production, où commence la dévalorisation de la force de travail (voir plus haut). Dès le deuxième des articles publiés dans la série *Science de l'esprit et question sociale*, Steiner (1982, p.25) a mis en évidence le problème de l'exploitation dans la sphère de la circulation, en formulant : « *Que je sois riche ou pauvre, je suis un profiteur et j'exploite lorsque j'achète des choses qui ne sont pas suffisamment payées* ». Il ignore que dans la sphère de la production — simplement par l'augmentation de l'intensité du travail par l'entrepreneur — une valeur est également accaparée, dont l'ouvrier ne peut pas disposer puisqu'il a déjà cédé le produit. Lorsque Steiner insiste sur le fait que la force de travail ne se vend pas et que la vente de travail instaure un système salarial, il entend rejoindre Karl Marx, qui ne se lasse pas d'expliquer, lui, que sous le capitalisme il n'y a ni « bon travail » ni « salaire équitable », c'est pourquoi il s'agissait au moins d'inscrire sur les banderoles la bonne solution, à savoir pour préciser : « À bas le salariat ! » (Marx 1962, p.152).

Si la valeur 1 de Steiner correspond à une valeur-travail, pour la valeur 2 cela ne colle pas. Elle consiste dans le fait que le travail devient médium et que celui-ci est modifié par le capital ou par l'esprit (voir Steiner 1979, p.33). Il décrit l'action de l'esprit dans le sens d'une productivité de la vie spirituelle qui a produit des connaissances qui deviendront directement ou indirectement productives. Ainsi décrit-il la production d'un artisan qui, sur la base d'un diagnostic juste et d'une thérapie correcte de la part de son médecin, a vu se réduire son congé maladie de trois semaines à 8 jours ! Plus globalement encore, il localise la prestation positive du découvreur du calcul différentiel — lequel est aujourd'hui employé en économie — dans la vie spirituelle (Voir Steiner 1979, pp.86 et suiv.).

D'autre part, il voit comment les prestations spirituelles améliorent concrètement le processus de production ou comment l'utilisation d'un capital plus élevé permet d'économiser du travail. Steiner se réfère, sans toutefois citer la source, à James Maitland, comte de Lauderdale, qui a souligné, dès 1804, l'économie de main-d'œuvre réalisée grâce à l'utilisation du capital. [Selon Steiner, *ndt*], le capital doit donc être considéré comme un facteur de production autonome. Sinon, seul Eugen Löbl (1968), l'un des artisans du Printemps de Prague, a reconnu le travail spirituel comme une activité créatrice de valeur. Il la qualifie d'activité lucrative de la science. La valeur 2 se distingue de la valeur 1 notamment en ce qu'elle n'est pas déterminable selon la durée du temps de travail consacré, mais présente un caractère qualitatif. Une bonne idée peut soudainement rendre un processus de production plus efficace. Aussi, la valeur 2 n'est-elle pas une valeur de consommation, du moins quand on regarde l'idée spirituelle. La technologie améliorée n'est pas perdue, mais reste dans le processus de production. Cette affirmation ne doit pas être confondue avec l'usure du capital réel (comme les machines), qui s'use en fonction de son utilisation dans le processus de production ; l'idée de la machine, en revanche, demeure.

Bilan

Comme les classiques, Steiner défend une théorie de la valeur-travail qu'il élargit en effet, et il prend en considération le rôle de l'esprit dans la création de valeur — sans que ces valeurs représentent immédiatement des valeurs d'échange. Avec cela il franchit les limites que les classiques ont tracées dans la théorie de la valeur. Marx, par exemple — a aussi vu la création de valeur du capital. Ainsi ce dernier écrit-il dans une discussion avec Adolf Wagner :

« *Dans ma présentation, le gain en capital n'est pas seulement une retenue ou un « vol » du « travailleur ». Je présente le capitaliste comme un fonctionnaire nécessaire de la production capitaliste et je montre très largement qu'il ne fait pas que « prélever » ou « voler », mais qu'au contraire, il contraint à la production de la plus-value, c'est-à-dire qu'il aide à créer ce qui doit être prélevé.* (Marx 1956, p.358) »

Ce n'est qu'avec la rencontre de la production et de la consommation et de leur situation d'intérêts polaires que Steiner (1979, p.70) quitte la formation classique des concepts et argumente de manière « néoclassique ». La tension créatrice de valeur — comme il désigne le processus du marché — contribue également à la création de valeur. Non pas sans doute au sens d'un mouvement économique de création de valeur, mais plutôt pour guider une recherche d'équilibre vers les estimations subjectives de la production et de la consommation d'un bien. Cette tension créatrice de plus-value étant purement menée selon des points de vue d'utilité.

La troisième fonction, la consommation, conduit finalement à l'utilisation de la denrée. Du fait qu'un bien parvient au consommateur, il devient une denrée. Celle-ci est dévalorisée et ramenée de cette manière à son point de départ, à la substance naturelle sans valeur économique. Le cercle de valorisation se clôt ainsi.

Par l'emploi permanent du capital sur le travail, le processus économique grandit ce qui s'extériorise dans la formation de capital. Cette dynamique de croissance est décrite par Steiner comme une spirale de capitalisation dont le fait facilitateur est l'épargne des sujets économiques. Cette réalisation présuppose une idée entrepreneuriale authentique, par laquelle le capital épargné est transposé dans de nouvelles idées de production. L'équation des classiques : épargne égal investissement - n'est pas fausse, mais elle ne tient pas compte des différentes qualités : l'épargne, pensée en termes de marchandises, ne représente que l'accumulation de valeurs. Ces valeurs ne deviennent un capital économique que lorsqu'elles sont amenées à prendre part à la réalisation des idées entrepreneuriales, ou bien comme le formule Rudolf Steiner : « *Le capital c'est un esprit d'économie politique réalisé.* »

La capitalisation se poursuit tant qu'il existe des idées économiques à mettre en œuvre. Cela devient problématique lorsque le capital économisé ne sert plus à la réalisation d'idées de production, mais cherche à être investi ailleurs (Steiner cite l'achat de biens-fonds comme un tel investissement). Le capital n'a plus un effet de réduction des prix, mais au contraire de renchérissement, car il impose artificiellement une valeur à la nature, laquelle n'a pas de prix en soi et s'intègre gratuitement dans le processus de production. Ce renchérissement ne réside pas dans les lois du mouvement économique créateur de valeur, mais en dehors de celui-ci, dans la tarification d'un droit, ici le droit d'utilisation du sol. C'est à partir de cette constatation que Steiner soulève la question de la consommation du capital. Le lieu où se produit une telle consommation de capital c'est la pure consommation. Or dans l'organisme social structuré selon la *Dreigliederung*, il s'agit des institutions de la vie spirituelle. La consommation du capital justifie l'institution de la donation en économie politique facilitant un transfert de valeurs sans contrepartie.

Sozialimpulse 3/2022.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Littérature

Aristote (2019) *Politik, Hambourg.*

Heinrich, Michael (2001) : *Die Wissenschaft vom Wert : Marxsche kritik der politischen Ökonomie zwischen wissenschaftlicher Revolution und klassischer Tradition [La science de la valeur : une critique marxiste de l'économie politique entre révolution scientifique et tradition classique]*. Münster.

Helmedag Friz (1994) : *Warenproduktion mittels Arbeit : zur Rehabilitiation des Wertgesetzes [Production de denrées au moyen du travail : au sujet de la ré-habilitation de la loi de valeur]*. Marbourg.

Hofmann, Werner (1979) ; *Werte- und Preislehre, Sozialökonomische Studientexte [Théorie de la valeur & théorie du prix Texte d'études socio-économiques]* vol. 1, Berlin.

Löbl, Eugen (1968) : *Geistige Arbeit. Die wahre Quelle des Reichtums. Entwurf eines neuen sozialistischen Ordnungsbild [Le travail spirituel. La véritable source de la richesse. Ébauche d'une nouvelle vision socialiste de l'ordre]*. Francfort-sur-le-Main.

Krötke, Michael (1999) : *Neoklassik als Weltreligion [Le néo-classisme comme religion universelle]* dans *Loccumer Initiative kritischer Wissenschaftlerinnen und Wissenschaftler (éditrices), Die illusion der neuen Freiheit : Realitätsverleugnung durch Wissenschaft [L'illusion de la nouvelle liberté : le déni de réalité par la science]*, Hanovre, pp.100-144.

Mainland, Janes (1804) : *An Inquiry into The Nature and Origine of Public Wealth and into the Means and Causes of its Increase [Une enquête sur la nature et l'origine de la richesse publique et sur les moyens et les causes de son accroissement]*. Édinburgh — <https://socialsciences.mcmaster.ca/~econ/ugcm/3113/lauderdale/inquiryNatureOriginPublicWealth.pdf>, consulté le 30.03.2022.

Marx, Karl (2001) : *Das Kapital*, vol. 1, *Der Produktionsprozess des Kapitals [Le processus de production du capital]*, Marx Engels Werke, vol. 32, Berlin.

Ortlieb, Claus Peter (2006) : *Mathematisierte Scharlatanerie [Charlatanisme mathématisé]*. Dans : Dümeier, T., von Egan-Krieger, t. & Peukert, H. (éditeurs), *Die Scheuklappen des Wirtschaftswissenschaft [Les œillères de la science économique]*,

Marburg, pp.55-61.

Polanyi, Karl (1973) : *The Great Transformation. Politische und ökonomische Ursprünge von Gesellschaften und Wirtschaftssystemen* [La grande transformation. Les origines politiques et économiques des sociétés et des systèmes économiques]. Francfort-sur-le-Main.

Ricardo, David (1951) : *On the Principles of political Economy and Taxation* [Sur les principes de l'économie politique et de la fiscalité] : Straffa, p. (éditeur), *The Work and Correspondence of David Ricardo* [L'œuvre et la correspondance de David Ricardo], vol. 1). Cambridge.

Robinson, Joan Violet & Eatwell, John (1974) : *Einführung in die Volkswirtschaftslehre*. [Introduction à la théorie de l'économie politique]. Francfort-sur-le-Main.

Screpanti, Ernesto & Zamagni, Stefano (2005) : *An Outline of the History of Economic Thought* [Un aperçu de l'histoire de la pensée économique]. Oxford.

Schumpeter, Joseph A. (1965) : *Geschichte der ökonomischen Analyse* [Histoire de l'analyse économique], vol. 1, Göttingen.

Smith, Adam (1976) : *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* [Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations] vol. 1. Dans Campbell R. H. & Skinner A.S. (éditeur), vol. II of the Glasgow Edition of the Works and Correspondence of Adam Smith. Indianapolis.

Steiner Rudolf (1979) : *Nationalökonomischer Kurs* [Cours d'économie politique] **GA 340**, Dornach. [en français et p. ex. : chez EAR, 1975: traduit par Daniel Simonnot : *Économie sociale*, ndt]

Steiner Rudolf (1982) : *Geisteswissenschaft und Soziale Frage* [Science spirituelle & Question sociale], Dornach.

Stigler, George (1958) : *Ricardo and the 93 % Labor theory of Value* [Ricardo et les 93 % d'une théorie de la valeur]. Dans *American Economic Review*, **48** (3), pp.357-367.

Zinn, Karl George (1987) : *Politische ökonomie, Apologien und Kriterien des Kapitalismus* [Économie politique, apologies et critères du capitalisme]. Opladen.

Auteur : André Bleicher : est né en 1963 ; formation d'électromécanicien, études sur la gestion d'entreprise et la sociologie, membre fondateur de l'Institut Lorenz Oken à Herrischried et de l'Institut pour les questions sociales du présent à Stuttgart, dont il est membre du *Vorstand* depuis 2015. Activité comme développeur d'organisations et de coopérations dans les réseaux des petites et moyennes entreprises, collaborateur scientifique au *BTU Cottbus* et de l'université de Leipzig, professeur invité pour l'institutionnalisme coopératif de l'université *Lumière II* de Lyon, professeur de développement des affaires et de l'économie au *FH Salzburg* depuis 2012 à l'université Biberach et recteur du lieu depuis 2017.

Article au sujet de la théorie de la valeur dans *Sozialimpulse*

Année 2008 n°1 :

Strawe, Christoph : *Was bleibt von der Mehrwerttheorie ?* [Que reste-t-il de la théorie de la valeur?]

Voir aussi : **Strawe, Christoph** : *Marxismus und Anthroposophie*, pp.135-157/ Version Internet de 2002 :

https://www.sozialimpulse.de/fileadmin/user_upload/pdf/Themen/1986_Christoph-Strawe_Marxismus-und-Anthroposophie.pdf